

# *Cyprien*

Équipe Les Scapades Littéraires

Auteurs dans l'ordre de parution :

Monique Pellerin  
Josiane Klassen  
Gisèle Bradley  
Danielle Lafrance  
et Monique Pellerin

Récit créé dans le cadre de la IIIe course à relais  
Des Collectifs d'écriture de récits virtuels de l'Outaouais

En ouvrant la lettre de la Direction générale de l'enseignement collégial général et professionnel, mon cœur se mit à battre à vive allure. C'était un accusé de réception. On m'informait que j'aurais à passer des examens préalables à l'admission dans quelques semaines. Des tests de français, de grammaire, d'analyse de textes et de connaissances générales.

J'avais passé les trois dernières années dans un camp de réfugiés en Afrique, la guerre ayant mis fin abruptement à ma formation au lycée. Et j'avais eu mon lot d'épreuves. De toute ma famille, il ne me restait plus que mon père encore réfugié au Kenya. Au camp de réfugiés, notre vie était sans joie, dans l'attente de la visite d'un fonctionnaire du Haut-Commissariat aux réfugiés pour écouter notre histoire et remplir des formulaires. Pour donner un sens à cette vie au camp et pour conserver mes facultés intellectuelles, j'avais entrepris d'enseigner aux petits réfugiés burundais quelques rudiments de français. Mais le français académique et surtout l'écriture, avaient été très loin de mon quotidien pendant ces années.

Or la perspective de passer des examens de français me parut soudainement un défi insurmontable. Dans un moment d'affolement, l'idée me vint de mémoriser tous les mots du dictionnaire. Non insensé, me suis-je dit, il y a 1 000 pages, à 30 mots par page, cela va me prendre 1000 jours, presque trois ans.

Ne sachant où me renseigner, je décidai sur le champ d'appeler Marie-Claude, une jeune femme au début de la vingtaine avec qui j'avais fait ma 5<sup>e</sup> année de secondaire à l'éducation des adultes. Nous avons gardé contact depuis notre graduation.

Et au moins une fois par mois, nous nous voyions pour cuisiner ensemble, une sorte de cuisine collective pour jeunes célibataires fauchés.

J'aimais bien cette jeune femme sans artifice. C'était une fille pleine de courage et de détermination. Elle avait réussi à compléter ses années de 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> secondaire en 6 mois seulement. Besogneuse, elle travaillait les soirs à faire le ménage dans les édifices à bureaux en attendant son entrée au cégep. J'avais compris de son histoire qu'elle avait quitté la maison à 16 ans. Une mésentente avec la mère. Moi qui avais perdu ma mère et mes sœurs dans la guerre, je n'avais pas compris comment une mère pouvait laisser partir sa fille sans tenter par tous les moyens de se réconcilier avec elle. Je n'avais pas osé questionner Marie-Claude à ce sujet, comprenant que sa relation avec sa mère était un sujet difficile.

Marie-Claude était différente des autres filles rencontrées à l'école. Ce n'était pas le type de jeune femme pour baratiner avec les gars ou pour parler vedettes de cinéma ou vêtements et maquillage. Elle avait cette capacité d'établir un contact authentique avec les gens. Très vite, elle avait saisi mon désarroi de réfugié solitaire tout nouvellement transplanté dans la région.

Avant la guerre, j'avais vécu dans une famille scolarisée, bien nantie et je n'avais jamais eu à travailler. D'où mon admiration pour Marie-Claude qui se démenait seule dans la vie.

- Sans blague ! a lancé Marie-Claude de sa voix rauque.

Je viens juste d'acheter à la St-Vincent de Paul un dictionnaire, un Bescherelle de conjugaisons de verbes et une grammaire. J'ai aussi acheté un cahier d'exercices à faire. Je peux te les prêter.

- Ce que je cherche, c'est quelqu'un qui m'expliquerait en quoi consistent les tests d'admission. Quand j'aurai cette information, je vais me dégrouiller et me préparer.
- Ha ha ! dit Marie-Claude en se moquant. Il y a grouiller et débrouiller, deux mots différents. J'imagine que tu veux dire débrouiller. Sérieusement, pourquoi ne te rends-tu pas au cégep leur poser la question ? Joue la carte du réfugié qui ne connaît pas le système ici.
- Je ne connais personne là-bas et je ne vois pas pourquoi on voudrait me donner l'information.
- Là, Cyprien, cette réponse ce ne serait pas un peu de l'orgueil mal placé ? Prends au moins la chance de leur demander et laisse-les décider s'ils veulent te répondre.
- Bon, bon, ajoutai-je d'un ton résigné. Mais je vais quand même t'emprunter tes livres. Cependant, il n'est pas question que je joue la carte du pauvre petit réfugié africain.

Marie-Claude ne dit rien.

- Allo Marie-Claude, es-tu là?
- Oui, je réfléchissais à ce que tu viens de dire. Tu as beaucoup changé tu sais et tu t'affirmes de plus en plus.

- C'est grâce à toi, tu es tellement directe et franche.
- Ça ne m'a pas toujours bien servi, ce franc parler.
- Tu sais, quand je t'ai confié mes tourments à propos de mon père resté au camp de réfugiés, tu m'as écouté, rassuré et je dirais même un peu confronté, ajoutai-je en riant. Mais au bout du compte cela m'a aidé.

Marie-Claude resta silencieuse. Je compris que ma dernière remarque l'avait prise au dépourvu. Embarrassée, elle s'empressa de me rappeler notre prochaine séance de cuisine et me donna rendez-vous le lendemain pour le prêt des livres.

Stimulé par cet entretien, je m'activai à envoyer des courriels d'appel à l'aide à quelques amis burundais dispersés un peu partout dans le monde. Qui sait? Quelqu'un de la diaspora pourrait peut-être me donner un coup de main.

## **Épisode 2 - JOSIANE Klassen**

Dans les heures qui suivirent, je regardais souvent mes courriels. Je me sentais agité et inquiet. Le regain d'énergie que m'avait donné la conversation avec Marie-Claude n'avait pas duré. D'autant plus que les réponses à mon appel à l'aide s'avéraient inutiles. J'étais déçu. Mais en pensant aux souffrances de mon père resté au camp, je m'étais forcé à réfléchir aux diverses possibilités pour régler mon problème. Cela m'amena à entreprendre la démarche au cégep dont j'avais un peu peur. Mais, ce que Marie-Claude appelle le destin en décida autrement. Le lendemain, ragaillardisé par ma décision, j'enfourchai le vieux vélo prêté par Gédéon. Originaire du Rwanda, celui-ci étudiait la psychologie à l'Université d'Ottawa et travaillait comme homme à tout faire dans ma bâtisse. Je l'admirais.

Mon but était de faire comme lui : obtenir la citoyenneté canadienne, faire venir mon père au Canada et réaliser le rêve que ma famille avait eu pour moi : aller à l'université.

Pas trop habitué de circuler à vélo dans le trafic matinal, une voiture m'accrocha, causant une foulure au pied qui m'empêcha de sortir de chez moi pendant quelques jours.

Toujours généreuse, Marie-Claude m'apporta les livres promis, de la nourriture et le journal avec en première page la nouvelle qu'une grève générale illimitée des cégeps et des universités était déclarée. Les universitaires revendiquaient une baisse des frais de scolarité et les cégépiens appuyaient leurs aînés. La foudre me tombait sur la tête.

- Ne t'en fais donc pas, Cyprien. J'ai téléphoné au cégep. Les bureaux de l'administration sont encore ouverts et j'ai pu demander en quoi consistent les examens de français dont tu as besoin pour entrer au cégep. Ils ne peuvent répondre à cette question. Mais, écoute ça ! Ils ont ajouté que de toute façon, les examens de français sont reportés en début septembre même si la grève devait se terminer le mois prochain. Te rends-tu compte ? On est en mars. Ça te donne cinq mois pour étudier.
- Tu es certaine de ça, pour les examens reportés ?
- Mais oui, ils me l'ont assuré. Ils écriront début août pour indiquer la date exacte.

Tu te rends compte de ta chance, reedit-elle toute joyeuse ?

Non, je ne m'en rendais pas encore compte et quand Marie-Claude me quitta le sourire aux lèvres, je me grattai le front comme je le fais toujours quand je ne sais plus quoi faire.

Mais le destin me réservait une autre surprise : une rencontre en tête à tête avec Gédéon. Je voyais rarement Gédéon, car il travaillait chaque soir et les fins de semaine dans un restaurant en plus de travailler comme homme à tout faire tout en poursuivant son doctorat.

Depuis mon arrivée au Canada, j'habite à Gatineau dans un appartement pour réfugiés défrayé par le gouvernement. Par un hasard heureux, Gédéon frappa à ma porte le lendemain de la visite de Marie-Claude. Un radiateur dans la cuisinette était défectueux et Gédéon venait le réparer. Heureux de sa compagnie, une fois le travail fini, je lui offris de manger quelques *amandazi*. Surpris de voir un mets de son pays sur ma table, il accepta tout de suite et, en pensée, je remerciai les gens de la cuisine communautaire qui avaient préparé ces beignets. Voyant les Bescherelle sur ma table, il demanda si j'étudiais en ce moment. Sa question et son sourire généreux me touchèrent tellement que je le mis au courant de ma situation.

- J'ai peut-être ce qu'il te faut, dit-il. Es-tu prêt à vivre dans la ville de Québec pour quelques mois ?

Comment répondre à ça ! Je m'attendais si peu à cette demande. Il sourit et ajouta :

- Pardonne-moi, je vais trop vite. Mon amie Valérie de Québec commence un doctorat sur l'impact de la guerre et des camps de réfugiés sur les gens qui ont vécu ces traumatismes. Elle aimerait avoir quatre participants. Tu serais un candidat adéquat. Trois hommes de ton âge ont déjà accepté, deux Rwandais et un Burundais.
- Que faudra-t-il faire ?

- Répondre à ses questions. Parler de ce que tu vivais ; écrire sur ça. Ça se passera en français. Je peux lui téléphoner immédiatement si tu le veux pour voir si elle accepte de corriger ton français écrit et parlé. Son français est impeccable. Et Québec est une ville complètement francophone, très appropriée pour pratiquer chaque jour.

Je fis oui de la tête, sans comprendre vraiment ce qui m'arrivait.

Gédéon appela son amie Valérie. Celle-ci confirma qu'elle était prête à m'aider à parfaire mon français dans tous les aspects dont j'aurais besoin. Tout fut décidé en un instant. Étourdi par cette décision, je laissais le destin agir. Deux semaines plus tard, j'étais installé dans un appartement dans le quartier Montcalm à Québec. Valérie était accueillante et reconnaissante. L'appartement que je partageais avec mes confrères africains était confortable. Nous avions chacun une grande chambre avec un espace bureau. C'était l'appartement de Valérie qui pendant ce temps habitait chez ses parents tout près. Mes co-chambreurs tout comme moi étaient timides et parlaient peu mais, avec eux, je me sentais un peu chez moi. Valérie nous fit visiter Québec en compagnie de ses parents.

Le lendemain commença le travail. Je n'avais pas eu le temps de penser à ce que signifiait ce retour sur le passé. Ma gorge se serrait. Des scènes de violence passaient dans ma tête, les désespoirs vécus, les larmes retenues devant le corps de ma mère et de mes sœurs assassinées, la peur d'être tué moi aussi, la fuite avec la peur au ventre et cette culpabilité d'être encore vivant qui ne me lâchait pas depuis ces événements. Comment pourrais-je revivre le déchirement de la séparation de mon père ?

Je pensais à Marie-Claude ; elle me manquait tellement en ce moment. Pourquoi suis-je venu ici ? me dis-je. Je pris mon stylo pour tenter de répondre à la première question de Valérie. Ma main tremblait.

### **Épisode 3 - GISÈLE Bradley**

J'avais relativement bien réussi jusqu'à maintenant à évacuer les reviviscences du massacre, lesquelles m'avait laissé presque fou. J'hésitais encore à me replonger dans cet enfer.

- Je peux vous aider ? me dit Valérie, qui s'était approché de moi en silence.
- Ça...va. Je crois que ça va aller, merci.
- Je sais que ce n'est pas facile. Pourquoi ne pas tout simplement commencer par décrire votre pays, ce que vous aimez de celui-ci, sa culture, ou encore son histoire.
- Oui, ce serait un début, lui dis-je, un peu dérouté par sa suggestion.

Me reste-t-il encore des souvenirs heureux de mon pays ? Mes racines africaines sont bien là, ancrées, mais il y a quelque chose en moi qui veut balayer ces traces à tout jamais dans le réconfort de l'oubli. Soudain, l'image de mon père m'apparaît. Comme j'aimerais qu'il soit là, maintenant, à côté de moi. Pouvoir le toucher, lui parler. Oui, c'est cela, je vais lui écrire. Lui écrire une longue lettre dans laquelle je lui dis tout ce que je ressens et je vis, ici, dans ce pays d'accueil. Et j'écris, j'écris. Ma main ne tremble plus, au contraire, elle ne peut plus s'arrêter de transcrire sur ce bout de papier les mots qui défilent, qui se choquent, qui hésitent et qui reviennent, des mots qui font du bien.

Au diable les fautes, l'important pour le moment est de parler à celui qui compte le plus au monde pour moi, parce qu'il est à des milliers de kilomètres, parce que je sais qu'il souffre, parce que j'ai besoin de lui faire savoir que je ferai tout pour le sortir de là. Je termine ma lettre avec calme comme si le poids du remords auquel je fais face depuis le départ du Kenya s'était atténué au fil des mots. Je suis maintenant prêt à répondre aux questions de Valérie et si, pour cela, je dois affronter mes démons, je n'aurai qu'à me rappeler cette lettre à mon père pour affronter mes peurs.

Ainsi, tous les jours, je vais aux réunions avec Valérie pour écrire, réviser mes textes, pratiquer les conjugaisons, décortiquer les règles de grammaire, améliorer mon orthographe, et, le dictionnaire à la main, enrichir mon vocabulaire. Dans nos temps libres, mes compagnons et moi, nous promenons dans les rues animées de la ville pour nous immerger davantage dans un quotidien francophone. Nous apprécions de plus en plus cette fière cité perchée sur un cap au pied duquel coule le majestueux fleuve St-Laurent. Au fil de nos rencontres, nous discutons avec les résidents, les commerçants, les vacanciers et cela nous permet de parfaire notre connaissance de la langue.

C'est avec un petit pincement au cœur que je quitte mes camarades à la fin juillet mais nous nous promettons de nous revoir en échangeant nos coordonnées. Il me tarde tout de même de revenir chez moi car je sais que je m'approche de la prochaine étape qui me mènera au cégep.

Au lendemain de mon arrivée, je m'empresse d'inviter Gédéon à casser la croûte pour lui faire part de mon expérience et pour le remercier de m'avoir donné cette opportunité, même si au départ j'étais sceptique quant à l'utilité de ce séjour à Québec.

Maintenant, je me sens mieux armé pour passer ces examens tant appréhendés. J'ai appris que la grève était terminée et j'attends patiemment de recevoir par la poste les documents confirmant les dates. Entre-temps, j'ai contacté Marie-Claude et nous devons nous voir ce soir à la rencontre mensuelle des cuisines collectives. Elle m'inquiète un peu car j'ai cru percevoir de la tristesse dans sa voix.

En cette fin de journée, nous sommes tous dans la cuisine dans une atmosphère de détente et de jovialité. Pendant que je m'affaire à exécuter les tâches données par la cuisinière, j'observe Marie-Claude du coin de l'œil. Elle discute un peu avec tout le monde mais je vois bien qu'elle n'est pas comme d'habitude. Elle me regarde en souriant mais ses yeux, eux, sont sans joie.

Avant de nous mettre à table, il me vient l'idée de lui demander si elle veut bien faire une marche dans le parc après le repas pour profiter un peu plus de cette agréable soirée. Je n'ai pas fini ma phrase que je regrette aussitôt mon audace. Mais, à ma grande surprise, elle accepte.

C'est un de ces chauds soirs d'été comme je m'étonne encore de voir dans ce pays nordique. Nous marchons sur un sentier moins achalandé du parc et je lui raconte comment j'ai vécu ces derniers mois à Québec, tantôt angoissé, tantôt confiant d'en sortir plus fort que jamais.

- Ma mère est malade, Cyprien, il ne lui reste plus que 6 mois à vivre, me dit-elle soudainement.
- Je...je... suis désolé, Marie-Claude, dis-je, décontenancé par cette annonce.
- Je l'ai revue dernièrement et ça a été un moment éprouvant pour moi.

Elle me raconte avec émotion ses retrouvailles avec sa mère et je la laisse parler sans dire un mot car je sens bien qu'elle a besoin de se vider le cœur. Je la vois soudain si fragile alors qu'elle m'a toujours paru si forte et courageuse. D'une certaine manière, nous sommes tous les deux, à travers nos propres parcours, des écorchés de la vie.

- Mais je ne veux pas t'embêter avec mes histoires alors que tu as toi-même subi tant d'épreuves douloureuses avec ta famille, me dit-elle.
- Ne t'inquiète pas, Marie-Claude, s'il y a quelqu'un qui peut te comprendre, c'est bien moi.

Nous continuons notre balade d'un pas lent comme si nous voulions éterniser ce moment propice aux confidences, chacun heureux de reconforter l'autre comme seuls les amis savent le faire.

#### **Épisode 4 - DANIELLE Lafrance**

À l'horizon le soleil s'attarde, autour de nous les ombres s'allongent. Devant un banc de parc inoccupé, Marie-Claude parle de s'asseoir un moment tous les deux. Peut-être a-t-elle encore besoin de parler ou de se laisser envelopper par la paix du soir.

- Elle me pardonne, Cyprien, elle me l'a dit, soupire-t-elle. Tandis que moi j'ai l'impression que ce serait plutôt à moi de lui pardonner. Mais vois-tu... je n'y arrive pas... pas vraiment... pas encore...

Elle s'est tournée de côté, comme si je n'étais pas là. Puis je la vois frissonner, je l'entends renifler. Je crois qu'elle pleure à chaudes larmes et je me sens soudain totalement impuissant. Il faut qu'elle soit vraiment troublée pour se laisser aller ainsi avec moi.

À tâtons, je fouille mes poches en quête du mouchoir de coton propre que je traîne toujours avec moi, une habitude que je n'ai pas remplacée par les papiers-mouchoirs si répandus en Amérique. Je tends le bras et, sans oser la toucher ni la regarder, je dépose le bout de tissu proprement plié sur un de ses genoux. Marie-Claude éponge ses larmes avec mon mouchoir, puis se rapproche de moi assez près pour que nos corps se touchent. Elle appuie alors sa tête sur mon épaule, un geste de confiance auquel je ne m'attendais pas. Sa respiration s'est calmée un peu quand elle poursuit ses confidences :

- Ma mère n'a plus que quelques mois à vivre. Elle souhaite que nous nous réconciliions et nous rapprochions l'une de l'autre pour finir sa vie tranquille. Elle n'a pas changé du tout, Cyprien, elle est restée amère et agressive. Moi qui croyais avoir beaucoup changé moi-même, quand je l'ai revue, toute la frustration et la colère de mes seize ans sont remontées d'un coup. Je ne sais pas où sont passées l'affection et l'admiration que j'ai pu avoir pour elle, plus jeune. Je ne sais pas quoi faire pour éteindre la rancune et la hargne qui bouillonnent en moi depuis tant d'années. Cyprien, toi et ta famille avez vécu tant de détresse et de douleur dans votre pays. Tu ne m'as jamais parlé des sentiments qui te hantent maintenant ni de ceux que tu ressens envers l'injustice et la cruauté qui ont marqué votre vie au fer rouge...

Communiquer franchement, sans artifice, oser aller au fond des choses : je reconnais bien là Marie-Claude, la brave fille toujours prête à rencontrer les autres cœur à cœur. Je ne comprends pas très bien comment elle et sa mère en sont arrivées là. J'aimerais pouvoir lui parler de mes peurs ou de mes regrets les plus vifs et lui confier mes espoirs les plus fous, mais le fardeau de mes insécurités personnelles, les blessures qui n'en finissent pas de guérir en moi font que je ne suis pas sûr d'arriver un jour à les exprimer ou à les partager.

- Merci de m'écouter si gentiment, Cyprien, reprend Marie-Claude. Excuse mon indiscretion, s'il te plaît, tu n'as pas à répondre à mes questions...

C'est la première fois que mon amie et moi sommes si près l'un de l'autre, physiquement. En fouillant son regard, j'y perçois un reste de questionnement silencieux. Un parfum très doux, qui lui ressemble, émane d'elle.

Devrais-je lui parler de Maggy que Gédéon et moi avons longuement évoquée ensemble l'autre soir ? Intrépide et courageuse Marguerite Barankitse...

- Dans mon pays, dis-je les yeux au sol, il y a une dame tout à fait extraordinaire, une femme qui s'appelle Marguerite Barankitse. On l'a surnommée «l'ange du Burundi». En as-tu entendu parler ?
- Non... Qui est-ce ?

Oui, j'ose lui parler de Maggy parce qu'elle est une source d'inspiration pour tous ceux qui la connaissent. Alors, je continue :

- Cette femme a été témoin du massacre de soixante-douze personnes à l'évêché de la plus grande province burundaise. Et elle n'a pas eu peur de

dénoncer les coupables aux autorités ni de témoigner contre eux en cour, malgré les risques de sévices dus à la haine. En 1993, avec l'aide de concitoyens bienveillants, Maggy la courageuse a fondé la «Maison Shalom» afin de donner refuge à des milliers d'enfants victimes de la guerre et du SIDA, sans distinction de leur origine. Son œuvre a grandi et de nos jours, la «Maison Shalom» offre aussi protection et assistance à de nombreuses femmes et communautés burundaises, rwandaises et congolaises. La détermination et le message de Maggy ont fait le tour du monde avec elle lorsqu'elle a dû fuir notre pays en 2015. L'étendue de son action et de son exemple ont été salués par de multiples prix et distinctions sur la scène internationale, dont le Prix Nobel des enfants en 2003. Sais-tu ce que cette femme exceptionnelle répète à qui veut l'entendre ? Que le pouvoir guérisseur le plus accessible à tous et le plus générateur de bonheur pour tous à l'échelle de la planète, dépend entièrement de deux mots : l'amour et... le pardon...

#### **5<sup>e</sup> et dernier épisode – MONIQUE Pellerin**

Ces paroles sitôt prononcées, je m'en voulus en voyant le désarroi dans le regard de Marie-Claude.

- Je ne pense pas être capable d'un tel amour Cyprien. Depuis mon adolescence, je carbure à la colère contre ma mère qui m'a jetée dehors. La colère a toujours été mon aiguillon pour foncer dans la vie.

Qui étais-je pour parler d'amour et de pardon alors que j'étais moi-même aux prises avec du ressentiment?

Je voyais la lumière d'août glisser sur les jours, annonçant la fin de l'été. Pendant trois semaines, je travaillai à la tonte des gazons, petit contrat au noir arrangé par Gédéon. Quand Gédéon m'avait demandé de remplacer un ami qui travaillait pour un paysagiste, naïvement, j'avais demandé :

- Au noir parce que je suis Africain?
- Bien non, c'est une expression courante ici. Et les Blancs aussi pratiquent le travail au noir, mais... faut pas trop en parler.

Septembre arriva vite. Je me présentai le Jour J aux tests de français, impatient et désireux d'en finir et de passer à la prochaine étape. Je sentais confusément que ma préparation à ces examens avait monopolisé toute mon attention et celle de mon entourage.

Les étudiants étaient surtout des jeunes étrangers, des gars et filles d'Afrique du nord, d'autres de l'Afrique de l'ouest et deux filles qui semblaient venir d'un pays balte. J'entrai dans la classe un peu embarrassé, me grattant le front. Le gars qui marchait derrière moi me reconnut et me tapotant l'épaule me lança sur un ton d'encouragement : « Salut Chip! Inquiète-toi ! Tu étais le meilleur en français! » À l'éducation des adultes, nous avions été copains et en guise de soutien fraternel, les gars avaient décidé de m'appeler Chip. « Cyprien fait trop vieillard » m'avait-il dit.

Finalement, au bout de 3 heures je terminai mes tests sans encombre.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

Je rencontrais souvent Marie-Claude depuis qu'elle voyait sa mère chaque jour avant ses heures de ménage dans les édifices fédéraux. Quelque chose de fort que je ne pouvais expliquer me ramenait constamment à elle, à son histoire de mal aimée.

Le cancer de sa mère progressait, il n'y avait plus de traitement, seulement des médicaments pour apaiser la douleur. Quand sa mère n'était pas trop amortie par le Fentanyl, elle accueillait sa fille en l'observant des pieds à la tête, remarquant l'ourlet de sa jupe cousue avec un fil trop apparent, la coupe de cheveux asymétrique, les couleurs dépareillées de ses vêtements, les lacets dénoués de ses espadrilles. Pour détourner l'attention de sa mère et surtout pour échapper à son regard désapprobateur, Marie-Claude lui prenait la main et lui demandait : « parle-moi de toi ».

Liliane lui racontait par bribes décousues son enfance dans une famille stricte, des parents autoritaires et punitifs, son mariage raté avec le père de Marie-Claude, qui avait quitté sa femme, incapable de vivre avec les obsessions maniaques d'ordre et de propreté de Liliane. Puis les conflits permanents avec Marie-Claude rebelle, toujours en opposition, à tester les limites.

- J'ai 19 ans Cyprien. J'ai passé presque la moitié de ma vie à me battre, contre ma mère, contre l'autorité, contre les règlements. Je suis fatiguée, Cyprien. J'ai toujours cru qu'il n'y avait qu'un seul chemin, celui du combat. Aujourd'hui, je me rends compte qu'une vie de combat c'est une vie de servitude. Je veux faire la paix avec ma mère. J'ai juste besoin de temps et du temps, il n'y en n'a pas beaucoup.

Combat-servitude. J'enviais à Marie-Claude sa lucidité, sa franchise et ses affirmations philosophiques livrées en coups de gueule. Inévitablement, cela me ramenait à mon propre malaise. Quand j'étais à Québec avec Valérie, j'avais volontairement occulté une partie de l'histoire.

C'est la honte d'éprouver de la colère et du ressentiment envers mon père qui m'avait retenu de clarifier le malentendu installé entre Marie-Claude et moi. Elle croyait que je souffrais de la séparation avec mon père, que j'étais impatient de nous voir réunis ici à Gatineau. Oui, tel était mon désir, retrouver mon père, mais surtout j'avais besoin de tisser un nouveau lien affectif avec lui. Gédéon qui connaissait mon histoire m'avait encouragé à m'ouvrir davantage à Marie-Claude.

J'étais donc venu ce dimanche-là avec l'intention de lui parler de ma relation avec mon père, et de lui parler du jour du grand fracas. Mon père et moi étions partis dans la capitale située à une cinquantaine de kilomètres de notre petite ville. Papa était un homme froid et distant avec sa famille. Il trouvait que je passais trop de temps avec les filles, avec mes sœurs et mes cousines. Il m'avait obligé à l'accompagner dans la capitale pour me montrer comment négocier un contrat. Il était un commerçant, à l'aise et bien vu par les autorités et les gens d'affaires. Il avait des ambitions pour moi et me voyait avocat associé dans son entreprise. Je l'avais observé marchander son contrat. Au retour, papa, content de lui, m'avait mis à l'épreuve, me demandant d'identifier les moments forts de la transaction et les leçons que j'en avais tirées. Je lui avais alors parlé d'un tango entre l'acheteur et le vendeur, l'un avance, l'autre recule, l'un feint le désintérêt, l'autre l'indépendance, puis après plusieurs cambrures, pirouettes, coups de

talons secs et saccadés, à la fin, les danseurs se rapprochent en douce pour convenir du juste prix. Bien entendu, j'avais échoué le test.

Peiné de l'avoir encore une fois déçu, je m'étais replié dans le silence sur la route du retour. Puis au fur et à mesure que nous nous nous approchions de notre ville et découvrons le massacre commis pendant notre absence, l'horreur nous sépara tels deux ennemis dans des tranchées glacées. S'en suivit la fuite vers le Kenya, dans le silence et dans mon cas, dans la colère contre mon père à qui j'en voulais d'avoir échappé à la mort.

Depuis que j'étais au Canada, je lui écrivais des lettres gentilles. Il me répondait en me félicitant pour mes études. Tous deux, nous évitions soigneusement de parler de la cassure.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

Marie-Claude et moi étions venus en vélo au parc de la Gatineau car j'avais besoin de l'effort physique pour galvaniser le courage de me révéler. Nous marchions dans le sentier des Loups, l'un à côté de l'autre, ou lorsque le sentier était trop étroit, l'un derrière l'autre, Marie-Claude devant. Le sentier était plein d'embûches, de racines et gros cailloux et cela me convenait très bien de ne pouvoir lever les yeux du sol. Je lui racontai ma ville, mon enfance, les jeux avec mes sœurs et mes cousines, mes études, ma mère si douce qui me protégeait des ambitions de mon père, puis le jour du contrat, le génocide et la colère qui me hantait et se transformait en honte et culpabilité.

Arrivés en haut du sentier, j'étais à bout de souffle. Nous nous sommes assis au pied d'un arbre. L'ombre du sous-bois était fraîche et je voyais des pans de ciel bleu à travers

les branches. Les feuilles des vinaigriers avaient commencé à rougeoier annonçant l'automne.

Puis, au bout d'un moment qui me parut une éternité, de sa voix rauque et pourtant douce, Marie-Claude déposa cette vérité à mes pieds.

- Cyprien, cette colère que tu nourris à l'égard de ton père t'empêche de vivre la peine et de commencer le deuil de ta mère, de tes sœurs et du reste de ta famille.

Une vague de douceur m'inonda. La vague roulait en moi, dilatait mon souffle et me chavirait le cœur. Je compris alors que j'allais pouvoir faire une place à ma peine.